

Marlyse Piétri : "Ma patrie est la littérature"

Autor(en): **Germain, Anne / Piétri, Marlyse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 138-140

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Marlyse Piétri : « ma patrie est la littérature »

Dynamique et originale, passionnée et marginale - mais toujours cartésienne -, Marlyse Piétri, directrice des éditions Zoë⁽¹⁾, qui rêva de « la plage sous les pavés » en 68, garde les pieds sur terre, se méfie des boursouflures intellectuelles lorsque le succès s'accroche à quelques-unes de ses publications, tels les livres phares de Nicolas Bouvier, Jean-Marc Lovay ou Robert Walser.

Anne Germain

Quels sont, émanant de votre enfance, vos souvenirs littéraires et découvertes particulières ?

Petite fille, un peu malade et souvent alitée, j'ai découvert Babar et le monde des animaux dans les albums de l'époque. Plus tard, ce fut le bonheur des romans anglais puis celui des livres d'Alexandre Dumas, enfin la littérature russe classique qui ne manque pas de m'enchanter encore.

Selon Julien Gracq, vous évoquez « la littérature à l'estomac » ; à quel âge avez-vous été victime de cette fascination ?

Adolescente, j'ai ressenti l'attrait des romantiques français - cet émoi singulier dont parle Julien Gracq - en lisant Alfred de Vigny, Chateaubriand, Rilke, en allemand. J'éprouve encore cet attrait - celui de l'estomac - en lisant Walser ou Bouvier.

Quand avez-vous eu l'idée d'ouvrir un « atelier du livre » et comment avez-vous procédé ?

J'ai fait des études approfondies de langues, d'histoire et une école d'interprète. Saisie par le besoin d'indépendance - nourrie par 68 - j'ai quitté l'université pour voyager : Allemagne, États-Unis, Mexique... En 1975, j'ai créé cet atelier avec trois autres femmes. Nous y faisons tout : du choix du texte à sa reliure en passant par la composition et l'impression. Cela a duré huit ans avant



de rencontrer un certain succès avec deux livres particuliers, celui de Madeleine Lamouille et l'édition d'un petit livre inclassable : *De la misère en milieu étudiant*, deux récits de vie entre l'ethnologie et la littérature.

Pourquoi le nom de Zoë ?

Zoë signifie la vie, en grec. Un nom de famille attaché à une maison d'édition me semblait inopportun. La vie n'est-elle pas élémentaire et vouée à toutes les promesses ?

Quelle fut votre méthode d'équilibre entre « innovation et accessibilité », c'est-à-dire livres au ton original et ouvrages de lecture plus facile ?

J'écrivais sur mon aventure éditoria-

le : « Comme le mulet, toujours au bord du précipice » ! J'ai donc commencé par ces « livres de vie », mes premiers succès, puis sans tomber dans le régionalisme, j'ai édité le *Dictionnaire de la langue romande*, grand tirage qui a donné au lecteur le goût des variations de la langue du pays, toujours « écrite », évidemment. En dehors de cela, je ne m'intéresse qu'à la vraie littérature, dont le succès en français est aussi sûr en Suisse romande qu'à Paris.

Vous êtes l'éditeur qui conserve ce goût du vrai, l'amour de la libre découverte et de l'inédit, dépassant le relativisme culturel. Votre audace se concrétise par ce que vous appelez « les littératures d'émergence », une collection bilingue allemand-français, celle dite « Biface » (connaissances anciennes dans les textes originaux), quelques œuvres exotiques, sud-africaines, etc., et enfin votre géniale édition « Mini-Zoë », format calepin à usage immédiat. Quelle est la plus importante ?

La collection « Mini-Zoë », traitée avec un soin extrême, tente de faire connaître tous les écrivains suisses (Chappaz, Bouvier, Corina Bille, Chessex, Dürenmatt, Walser, Amélie Plume... et même Diderot !).

Vous vous dites (superbement) « citoyenne du ciel », phrase répétitive de votre enfance. Ce slogan vous aurait donné la faculté de « faire de la littérature votre patrie ». Pouvez-vous clarifier cette belle ambition ?

Élevée dans un collège calviniste très rigoriste et aux règles religieuses précises, cela laisse des traces... Heureusement, je lisais déjà et ce fut ma première évasion. La littérature devint mon pays de liberté. La suite, vous la connaissez. J'ai l'intention de poursuivre, avec la même éthique.

(1) Son livre *Une aventure éditoriale dans les marges* sort pour ses vingt-cinq ans d'édition.